

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Mémilmontant

Sommaire — La Fête de Marie Auxiliatrice à Turin — Conférence sur l'Œuvre de Dom Bosco prêchée à Rome par Mgr. Mourey — Voyage au Chili des Religieux Salesiens et de Mgr. Cagliero — Lettre I: De Buenos-Ayres à Conception du Chili — Lettre II: Les Salesiens à Conception — Madame Maistre — Histoire de l'Oratoire St. François de Sales —

nous en avons vu venir de bien loin, à pied, en chemin de fer, les uns pour accomplir un vœu, les autres pour remercier la céleste Bienfaitrice de faveurs obtenues, ou lui en demander de nouvelles, avec une pleine confiance en son souverain pouvoir comme en sa maternelle bonté.

L'église, si vaste qu'elle soit, ne pouvant recevoir en même temps toute cette multitude, de nombreux fidèles attendaient sur la place, et venaient à leur tour saluer Marie, à mesure que les premiers arrivés se retiraient peu à peu.

Plusieurs nations étaient représentées. Une famille de Barcelone avait cette année l'honneur du priorat de la fête.

La plus jeune des trois enfants, une aimable petite fille, a fait sa première Communion des mains de Dom Bosco, qui, ce jour-là, a célébré la sainte Messe dans l'église: les témoignages de vénération ne lui ont pas manqué.

A la vue de cette foule, accourue de si loin et de pays si divers, les paroles du prophète, appliquées par l'Église à la Très Sainte Vierge, me sont venues à la pensée: « Tes fils accourront vers toi des régions lointaines, et tes filles se presseront autour de toi: *Filii tui de longe venient, et filiae tuae de latere surgent* ».

Nous avons vu se réaliser ce désir de l'Église, qui, dans l'hymne de la fête, en-

LA FÊTE DE MARIE AUXILIATRICE

à Turin.

La fête de Marie Auxiliatrice, dans le Sanctuaire de Valdocco, à Turin, a été célébrée, le 24 du mois de mai, avec toute la solennité possible. Concours immense, piété ardente des fidèles, splendeur des cérémonies, richesse des décorations et surtout musique ravissante, rien n'a manqué à la gloire de Marie Auxiliatrice. Le Sanctuaire était littéralement assiégé par une foule pieuse qui se pressait aux abords de l'Oratoire. On était accouru de tous côtés; toutes les classes de la société étaient représentées; la ville, sans doute, avait fourni un contingent considérable de pèlerins; mais

gage en des vers d'une poésie suave, le chœur des chastes vierges et des enfants purs, le Clergé dans sa joie, le peuple dans sa reconnaissance, tous les ordres et toutes les voix, à célébrer à l'envi les gloires de la Reine du Ciel.

*Virgines castæ, puerique puri,
Gestiens Clerus, populusque grato
Corde, Regina celebrare cæli
Munera certent.*

Deux Evêques ont prêté aux cérémonies l'éclat de leur présence. La Messe de Communion a été dite par Sa Grandeur Monseigneur Leto, évêque titulaire de Samarie : Sa Grandeur Mgr. Edouard Pulciano, évêque de Casale Monferrato, a chanté la grand Messe et les Vêpres.

Son Eminence le Cardinal Alimonda, notre vénéré Archevêque, retenu au lit par une légère indisposition, avait fait exprimer son regret de ne pouvoir se rendre à l'invitation de Dom Bosco.

La splendeur de la fête revient, pour une part notable, à M. le chanoine Colli, de Vigevano, prédicateur de la neuvaine. L'éminent orateur a couronné la série de ses remarquables discours par une magnifique page d'éloquence sacrée, en montrant au peuple pressé autour de lui, le soir de la solennité, que *Marie peut tout ce qu'Elle veut, et qu'Elle veut être le Secours des Chrétiens.*

C'était une heureuse préparation à la Conférence des Coopérateurs, qui eut lieu le lendemain soir, 25 mai, dans le Sanctuaire. Dom Rua, Vicaire Général de Dom Bosco, raconta les fêtes de Rome, à l'occasion de la consécration de l'église du Sacré-Cœur; puis l'audience toute paternelle que Léon XIII a accordée à Dom Bosco, la bénédiction que le Souverain Pontife a bien voulu répandre sur tous les bienfaiteurs de la nouvelle église, les progrès constants des Missions de Patagonie, enfin, la protection spéciale de Marie Auxiliatrice qui, tout récemment encore, a sauvé comme par miracle Mgr. Cagliero d'une mort certaine, voilà les idées principales d'un entretien plein d'intérêt et d'édification.

Il est permis d'envier à Turin le bonheur qui lui est donné tous les ans, depuis bien longtemps déjà, de voir une manifestation si populaire de piété catholique : c'est un spectacle qui ravive la foi, excite à la vertu et tourne les âmes vers Celle qui est appelée à si juste titre *la gloire et l'ornement de l'Eglise, le Secours puissant du peuple chrétien.*

CONFÉRENCE SUR L'ŒUVRE DE D. BOSCO

en faveur des enfants abandonnés

prêchée par Mgr. Mourey, Auditeur de Rote pour la France
à l'inauguration de l'église du Sacré-Cœur à Rome
LE 15 MAI 1887.

*Adolescens juxta viam suam etiam cum
senuerit, non recedet ab ea.
L'homme suivra jusqu'en sa vieillesse le
sentier de son adolescence.
(Livre des Proverbes, ch. xxii, v. e).*

Pour estimer que des paroles ajouteront du relief à une œuvre qui parle déjà si haut d'elle-même, il a fallu, mes Frères, la modestie du Fondateur et de ses pieux auxiliaires: montrons plutôt, montrons sans discours, ces adolescents, ces écoles, ce sanctuaire: c'est assez pour justifier et provoquer toute libéralité, toute munificence. Une invitation qui m'honore, sera cependant près de vous mon excuse, et cette éloquence des choses, mon suppléant. D'ailleurs, s'associer à Dom Bosco porte bonheur: et n'en est-ce pas un, en effet, de concourir à une œuvre dont l'illustre Léon XIII écrit: « *J'en veux être, non plus le coopérateur, mais le premier opérateur?* » N'en est-ce pas un autre, de célébrer, sous les auspices de l'église, de la bienfaisance et de la civilisation, l'entente et l'union fécondes de deux peuples qui se sont tant donné et se doivent tant l'un à l'autre: l'Italie et notre France!

Laissant donc de côté l'importance générale des œuvres d'éducation, je voudrais relever dans celle de Dom Bosco en faveur des enfants abandonnés deux traits, deux mérites qui la caractérisent: *son opportunité* d'abord, pour en bénir la Providence; et *son succès* pour en étudier, en propager les moyens.

Sur l'opportunité deux mots suffisent. Diminuer le nombre des pauvres et multiplier celui des riches charitables; tarir chez l'enfance les sources de la misère et rapprocher l'une de l'autre les deux classes qui composent la société tout entière, est toujours un service utile et méritoire; mais la nécessité s'en montre plus urgente en nos temps où l'industrie élargissant la plaie du paupérisme, on voit l'indigence et, comme disait Proudhon, la faim lente, se dresser et nous menacer tous de son envie haineuse, de ses appétits séculaires et trop souvent, hélas, de ses réels et multiples besoins. La charité, vertu de tous les siècles, l'est surtout du nôtre; jamais la richesse ne dut comme aujourd'hui se racheter par l'aumône. Et vous faites dès lors, Coopérateurs de Dom Bosco, preuve de civisme et de sage prévoyance autant que de religion, en favorisant une œuvre dont voici les états de service: Cent mille enfants en 1882, deux-cent cinquante mille à cette heure, recueillis simultanément et élevés dans les maisons salésiennes; un quart de ce chiffre, en sortant chaque année,

pour faire place immédiate à pareil flot d'immigrants; et de cette famille, immense depuis sa fondation, il y a quarante années, plusieurs, parvenus aux rangs les plus élevés dans l'enseignement public, l'administration, l'armée, la magistrature, plus de six mille au sacerdoce; un plus grand nombre devenus d'honnêtes négociants, d'honorables industriels; les autres servant leur pays comme soldats, ouvriers, agriculteurs; et de tous, pas un seul ayant encouru des condamnations, des poursuites judiciaires, mais beaucoup revenant, à des époques périodiques, faire auprès de leurs anciens maîtres, une retraite spirituelle.... En face de ce bilan, vrai bulletin de victoire, on n'en est plus à prouver quel concours cette assistance apporte à l'honneur, à la prospérité d'un pays, en purifiant les villes d'éléments, voués, semblait-il, fatalement au désordre, et qu'on transforme soudain en hommes de travail, d'intelligence et de cœur: ce qui frappe d'abord, ce qui surprend, ce qu'on admire, c'est le prompt développement de cette œuvre, et sa rapide extension.

Qui donc, en 1847, alors qu'un tout jeune prêtre, riche seulement de sa foi, de son cœur, chassé avec sa bruyante escorte des églises, des mansardes, même des champs, bénissait le ciel de pouvoir enfin grouper sous un hangar sa famille adoptive, qui donc, excepté lui, aurait osé prédire et les cent-trente maisons aujourd'hui debout, et l'armée des élèves, et la légion des maîtres, et ces sanctuaires dont la splendeur est le miroir du temple idéal qu'on y forme à Dieu dans les âmes, enfin ce succès prodigieux et qui fait de l'entreprise de Dom Bosco, dans un siècle d'avortements et de ruines, la plus grande, la plus prospère des rares fondations qu'il a plu à la Providence de bénir et de féconder!

Seigneur, c'est votre ouvrage, en nos temps de disgrâces, et vous l'avez élevé comme un signe d'espérance! *Domine, opus tuum in medio annorum: vivifica illud!* (Habac. III, 2). Non: vous ne destinez pas encore à mourir, des nations où vous suscitez de ces prêtres selon votre cœur; au contraire, ces effusions abondantes de l'Esprit Saint sont, l'histoire en témoigne, des gages certains d'une renaissance, d'une résurrection prochaines: *Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terrae...* (Ps. 103, v. 30).

Mais plus il faut rapporter à Dieu l'honneur d'un tel triomphe, plus il importe aussi d'en étudier les moyens que la Providence elle-même suggéra sans doute à son serviteur. Par quels procédés d'éducation et de réforme Dom Bosco réussit-il donc à assurer ainsi l'avenir et l'honneur de cette innombrable famille? Il y a certainement dans sa méthode plus d'un exemple utile et plus d'une leçon pour chacun. Disons-le tout d'abord, à la louange des fondateurs, à n'importe quel titre, de ces maisons hospitalières: l'hospitalisation des enfants abandonnés s'imposait comme condition première de leur amélioration. Voyez à deux pas d'ici — car la charité n'a pu, hélas! les ramasser tous — voyez ces figures déjà

flétries, ces yeux pleins de méfiance, de peur de trahir les secrets du cœur; ces fronts, obscurcis par des noires pensées, et ces mains, aux aguets du mal, n'attendant que l'occasion pour devenir coupables: tristes recrues de l'armée du désordre; pauvres petits êtres, jetés à tantôt par le péché, tantôt par la misère, et s'imprégnant de toutes les bones de la rue avec l'ardente impressionnabilité de leur âge, avec des instincts qui s'exaltent en se satisfaisant, au milieu de villes où toute facilité s'offre à la débauche, toute excitation à la cupidité, et dans ce bassin voluptueux où la Méditerranée roule comme une écume toutes les molleses ou plutôt toutes les brutalités du plaisir! Combien, parmi les plus laborieux de ces deshérités, que le travail de la semaine expose tout le jour à des contacts impatients de développer chez eux une funeste expérience! Combien que le repos du soir ramène à des abris mille fois pires encore que le grand soleil des carrefours! Combien que le dimanche, au lieu de les sanctifier, use et pervertit! Le vagabondage! Pourquoi nos civilisations, qui en font un délit pour l'adulte, semblent-elles, dans les centres de population, le tolérer chez l'enfance, plus ouverte à la corruption et non moins prompte, on le constate, à la violence, au vol, à l'impudeur? Pourquoi l'instruction obligatoire étant inscrite dans la loi, au lieu de les recueillir tous dans des écoles où les scandales de l'impiété, je le suppose, ne remplaceraient pas ceux de la rue, permettre à ces troupes l'apprentissage d'une vie de licence, dont Salluste, en plein paganisme, signalait les hontes et les dangers: « *Permixti vagabantur: quaecumque dici aut fingi queunt ignaviae luxuriaeque probra, cuncta in illo exercitu fuere, et alia amplius* ». C'est impuissance de l'État, dira-t-on; mais alors, place à l'initiative privée, place à nos asiles catholiques, et, ajoutons-le, puisque les préjugés de secte vont parfois jusqu'à aveugler le patriotisme, honneur aux pouvoirs publics, aux municipalités qui dans un intérêt général acceptent et favorisent nos maisons, tandis que d'autres!..

Bref, recueillir ce troupeau errant était pour Dom Bosco non-seulement une première assistance, mais encore l'indispensable condition de tout progrès ultérieur; car, vous le savez, mes frères, ni le vivre ni le couvert ne forment l'honnête homme. Si l'enfant se trouve ici à l'abri des besoins et des tentations de la rue, il y apporte en lui-même ses penchants, souvent quelque chose de pire, et son éducation, toute son éducation est encore à commencer. Par quels moyens donc sait-on si bien l'y parfaire? On a parlé de la douceur du Maître, et sans doute on ne fait du bien aux âmes qu'en les aimant; mais si la mansuétude suffisait pour élever des hommes, chacune de nos mères n'aurait-elle pas formé des saints? On parle aussi de l'attrait des jeux, de ces récréations imitées de Saint Philippe de Neri: la leçon est certainement bonne, d'assaisonner ainsi repos et plaisirs, de la religion, qui seule les empêche de corrompre, et de montrer qu'en restant purs, ils n'en deviennent que plus

fortifiants et plus doux. Mais ce ne sont là que des intermédiaires, d'une influence évidemment accessoire : même leur fréquentation assidue, suppose chez les adolescents un goût de vertu précoce : or, nous cherchons précisément le secret de l'inoculation de ce goût inattendu.

« L'instruction, s'écrie un philosophe : voilà le grand moyen de moralisation ». Et assurément encore, l'instruction est de mise en nos maisons, elle y est de règle : on l'y distribue *complète et progressive* : allant de l'alphabet à la littérature, aux sciences, à la philosophie, par des méthodes ingénieusement abrégatives et qui auraient leur prix même dans nos lycées; *professionnelle* : l'apprentissage du métier, alternant, s'il le faut, avec la leçon théorique; *individuelle*, en ce sens que chaque élève, étudié à fond, est conduit et poussé suivant ses aptitudes; enfin *variée et délicate* : on y tempère, par la culture des arts, l'austérité des autres travaux et l'on demande surtout à la musique, son charme d'adoucissement, sa puissance d'élévation, en même temps que le relief et l'éclat des cérémonies sacrées, nous venons de l'entendre. Voilà, certes, pour ces enfants, une école admirablement organisée. Et cependant demandez à Dom Bosco si c'est là son moyen d'éducation le plus efficace : « Non, répondra-t-il, le savoir ne fait point l'homme, car il ne le touche directement ni au cœur, ni à la vertu. »

Et c'est aussi, mes frères, la réponse de l'expérience. Vérifiez dans les faits le résultat moral du développement de l'instruction publique, et la statistique vous réserve le plus décevant mécompte. On avait voulu de nos jours croire à cette influence *bonifiante* de la culture intellectuelle; on s'était dit qu'elle occupe utilement l'esprit et qu'elle l'élève, qu'elle raffine les mœurs et entretient l'idéal : on avait entendu répéter ces formules : « Ecoles ou prisons : autant d'écoles ouvertes, autant de prisons fermées »; et l'on avait applaudi à cette façon généreuse de réduire le mal. Et voici qu'en fait les preuves s'accumulent du peu d'influence que l'instruction exerce sur la moralité. L'oserions-nous dire ? Dans les pays où elle est depuis des années plus répandue, le nombre des crimes n'ayant pas diminué, elle n'a produit d'autre résultat que d'accroître chez les lettrés la quantité des coupables. Bien plus, la proportion plus grande des délits, dans les classes éclairées et les régions favorisées en écoles, s'est élevée à ce point, que des publicistes de bonne foi, après avoir bruyamment compté pour la régénération de l'homme sur la diffusion de l'enseignement laïque avec maîtres mariés, s'écrient : « Assez : il est assez prouvé que ni l'alphabet, ni les sciences n'opèrent ce miracle », et votre *Lumbroso* lui-même, excessif en son repentir comme en ses utopies, *Lumbroso*, voudrait aujourd'hui proscrire des écoles pénitentiaires l'instruction, qui n'y sert, dit-il, qu'à multiplier les récidives en vulgarisant l'instrument du dol et de l'escroquerie.

On garde chez nous plus de mesure : D. Bosco sait que l'ignorance interdirait au pauvre plus

d'un métier, c'est-à-dire plus d'un moyen de gagner honnêtement sa vie; d'autre part, il n'a pas attendu la statistique pour connaître l'insuffisance de l'instruction comme agent moralisateur : son bon sens et sa foi lui avaient appris, avant l'expérience, que le savoir est une arme, qui vaut ce qui vaut le cœur, plus encore que la main, du soldat qui la manie.

Or, son secret pour élever ce cœur, le voici : puissions-nous tous l'entendre : « Le catéchisme, écrit-il dans sa règle, des confessions et des communions fréquentes, la Messe chaque jour, voilà les colonnes qui doivent soutenir l'édifice de toute éducation ».

Que l'on en soit surpris quelque part, je le comprends; mais l'expérience ne se laisse point discuter, surtout quand elle est portée à un degré semblable. Pour l'expliquer, disons d'un mot : O mères, n'est-il pas vrai que, malgré son indulgence, votre regard a plus d'une fois tremblé en saisissant chez vos fils la trace des penchants redoutables et de force à arrêter leurs inclinations les meilleures ? N'est-il pas vrai que plus d'une fois vous avez lu dans leur âme cette parole des saints livres : « L'homme est porté au mal dès son adolescence ». Et cette pente, nous le savons, l'attirera toute sa vie. « Malheur à moi, s'écriait Saint Paul; je vois le bien, je le veux; et au lieu de lui, je fais le mal que je ne voudrais pas ».

Toute âme abandonnée à ses énergies natives, répète le gémissement de l'Apôtre, à moins que l'orgueil ne lui suggère de légitimer ses faiblesses en les érigeant en lois. Notre cœur est un malade, qui n'a pas en soi-même son remède : en Jésus seulement se trouve le baume réparateur et c'est pourquoi, pour redresser et prévenir chez ses enfants des défaillances inhérentes à notre faiblesse et pour préparer en eux le citoyen probe, l'ami fidèle, le chef de famille dévoué en même temps que l'héritier des cieux, D. Bosco demande à la grâce, par une piété assidue, sa force pénétrante, son action salutaire, son secours permanent, indispensable, sous peine, croit-il, de trahir du même coup les droits de Dieu et de l'enfance, de l'Eglise et de la Société : là est son grand ressort, là son plus puissant levier !

Et rien de facile, nous dit-on, rien d'ouvert comme l'accueil spontané de ces élèves à ces pieuses pratiques; ils s'adonnent volontiers à la prière, s'empressent d'eux-mêmes autour des autels, allègent avec joie leur conscience aux genoux de leur confesseur : je le crois et d'expérience. Qui a vu avec quel bonheur et quel profit l'âme de l'adolescent, naturellement chrétienne, se porte et s'ouvre d'instinct à la vérité divine, à la grâce, comme la plante au soleil, comme la fleur à la rosée, celui-là sent doublement combien est cruelle l'indifférence ou l'impiété de dérober Dieu à l'enfant.

Avons-nous enfin pénétré toutes les causes de cette transformation surprenante ? Pas encore, et votre justice m'a prévenu, mes frères; ni la maison n'abriterait solidement contre le vice et le scandale, ni l'enseignement ne viendrait à

bout de la paresse et de l'ignorance, ni la religion elle-même, des instincts pervers, sans l'effort décisif d'un dernier agent que l'humilité des bons Pères nous pardonnera de nommer : *le dévouement religieux*.

On a tout dit partout à sa louange ; ici, ce tout se résume en un mot : Sans lui, que verrions-nous de cette œuvre et qu'en serait-il ? Rien. Il en a conçu l'idée, creusé les fondements, élevé les murailles : il en soutient chaque jour le poids, soit en accaparant les privations et les sacrifices, soit en se partageant surveillance et travail avec une généreuse entente, soit en provoquant, en implorant les libéralités : Il est le corps de cet édifice : il en est l'âme, surtout par le charme qu'il y répand, par l'autorité morale qu'il y possède.

Avez-vous jamais observé quelle attraction réciproque exercent l'un sur l'autre le religieux et l'enfant ? Regardez-les ensemble dans un angle de la classe ou du jardin. Malgré la différence entre les livrées du cloître et du monde, malgré le front blanchi de l'un, la blonde chevelure de l'autre, au fond rien de plus semblable que ces deux existences vouées chaque jour au même labeur, assujetties à la même règle, l'une par choix, l'autre par nécessité ; toutes deux sans liberté, sans bien, sans maîtrise d'elles-mêmes, chacun n'ayant que son cœur, mais attirées l'une vers l'autre, celui-ci par le besoin de donner, celui-là de recevoir, l'enfant vers le religieux, en vertu de cet attrait dont la bonté revêt un homme en le désarmant, en le faisant petit, et le religieux vers l'enfant moins encore par le charme de la faiblesse que par un reflet surnaturel du Dieu de la crèche, de Bethléem et de Nazareth...

Et chez le religieux quelle autorité l'exemple ajoute à cette sympathie ! Si quelque résistance s'élevé : « Hé quoi, dira-t-il, à votre âge, mon ami, trouver déjà trop long le temps du travail, de la soumission, de la douceur ! mais.... » Il suffit ; la seule vue de ce maître amoureux courbé depuis des années sous le joug du devoir, en a fait sentir à l'adolescent les droits et la beauté : toute discussion s'arrête, ou plutôt il n'y a pas de discussions à ces foyers chrétiens, où l'exemple de la vertu chez les chefs enveloppe tout, d'une atmosphère de régularité, de paix et de bonheur : maisons bénies ! le jeune homme en sortira pour les luttes de la vie, trempé par une sorte d'infiltration lente, dans le seul airain qui fasse les caractères : la fidélité au devoir au prix du sacrifice ; et si âpre que soit pour lui l'existence, il marchera soutenu jusqu'au bout par ce mâle et fortifiant arôme du Calvaire qu'aura respiré à longs traits son adolescence près des genoux et du cœur de ces crucifix vivants.

Résumons-nous : Deux-cent cinquante mille enfants simultanément soustraits à cette heure au vagabondage ; placés par une instruction solide à l'abri de la misère, sur la voie du travail et de l'honneur ; prémunis par une foi pratique à l'encontre des ténèbres et des défaillances de la vie, et, en attendant leur entrée sur ce champ de

bataille ; si tranquilles ici et si purs, qu'à les voir comme il sont, l'on rougit d'évoquer l'image de ce qu'ils semblaient devoir être, si grande est la hauteur morale où d'un coup d'aile cet aigle de la charité a transporté ses petits ! Voilà l'œuvre de Dom Bosco, mes frères, et ajoutons aussi, la vôtre : car tous ici lui donnent et ne demandent qu'à élargir leur concours.

« *Donne et reçois*, dit l'Écriture, et *sauve ainsi ton âme* ». Nulle part cette parole ne trouve mieux son application. Tous ici, nous avons à donner, tous à recevoir et à nous sanctifier par ce mutuel échange.

Vous, enfants de D. Bosco, vous-même donnez à vos maîtres votre docilité, à vos bienfaiteurs vos prières, et cette reconnaissance, en aidant à la prospérité de la maison, vous fera grandir en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Vous, mesdames, donnez, et, selon votre habitude, de l'abondance d'un cœur généreux. En retour, recueillez d'inappréciables exemples de sollicitude maternelle, de fermeté et surtout de surveillance. Conçoit-on que plus d'un enfant riche, quand le monde absorbe sa mère, demeure négligé comme ne l'est pas ici, grâce à vous, le pauvre, l'orphelin, qu'on n'abandonne jamais à des mains, à des yeux mercenaires !

Donnez, vous aussi, mes frères, et avec la satisfaction d'un service rendu à la société, à la patrie, emportez de ces murs le secret de la force et de la dignité morales, pour votre propre conduite et la direction de votre foyer.

Donnons enfin, nous, prêtres : et à cette école apprenons à rajeunir notre zèle et notre salutaire influence ; c'est dans le soin religieux de l'enfant et du pauvre que le sacerdoce retrouve et garde la clé des cœurs.

VOYAGE AU CHILI DES RELIGIEUX SALÉSIENS et de Mgr. Cagliero.

LETTRE I.

De Buenos-Ayres à Conception du Chili.

Conception du Chili, 7 mars 1887.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE
ET BIEN CHER D. BOSCO,

Deo gratias ! Deo gratias ! Grâces soient aussi rendues à Marie Auxiliatrice, à Saint Joseph, à Saint François de Sales et à notre Ange Gardien ; dans ce long et dangereux voyage, ils nous ont conduits par la main et entourés de leur constante protection. Nous voici depuis hier à Conception ; demain nous prendrons définitivement possession de notre nid : je veux dire que dès demain nous nous mettrons à l'ouvrage. Il faut donc que je vous écrive aujourd'hui, sous peine de n'en plus trouver le temps.

Départ de Buenos-Ayres. — Je ne vous dirai rien touchant notre départ de Buenos-Ayres: une précédente relation vous a donné les détails de la cérémonie des adieux. Notre émotion était considérable. Il nous semblait être aux pieds de Marie Auxiliatrice, là-bas, en plein Valdocco. Notre pensée quittait nos frères de Buenos-Ayres pour aller chercher ceux de Turin, et à la place de notre cher Supérieur, il nous semblait voir notre bien aimé Dom Bosco nous bénir avec effusion. Il ne s'agissait plus, comme la première fois, de franchir les mers; mais nous allions passer les montagnes, et vous savez que les Andes ont des sommets respectables. Les passerons nous de nouveau? *Chi lo sa?* Il n'est pas un de nous qui n'en garde l'espérance.

Mais, de même que bien peu revoient Turin après leur départ pour la République Argentine, ce sera le très-petit nombre qui pourra retourner à Buenos-Ayres, après notre installation définitive au Chili. A la garde de Dieu. Il n'y a, en définitive qu'un chemin qui mène au paradis; on peut toujours le prendre, en quelque endroit de la terre qu'on se trouve: nous tâcherons de ne pas le manquer, nous non plus, et de nous retrouver un beau jour là-haut pour ne plus nous séparer.

Arrivée à Mendoza. — Après 37 heures de voyage, nous arrivons à Mendoza, point las du tout et disposés à continuer notre route sans désespérer; mais les excellents PP. de la Compagnie de Jésus nous firent voir que nous avions compté sans notre hôte. Un d'entre eux — on n'avait pas choisi le moins aimable — nous attendait à la gare; il voulut bien s'occuper de nos bagages avec une bonté charmante, puis nous installa dans deux voitures et en moins de rien nous fûmes à la résidence. Les bons Pères se mirent à nous combler d'attentions et de prévenances: le P. Supérieur donnait l'exemple avec un cœur qui nous touchait profondément.

Nous pensions partir après avoir célébré la sainte Messe. Mais les RR. PP. nous déclarant que c'était absolument impossible, qu'il fallait d'abord trouver des guides, faire certains préparatifs indispensables, visiter la ville et surtout nous reposer un peu, force nous fut de céder à leurs instances affectueuses; nous promettons de demeurer un jour entier. Par leurs soins, des guides sûrs furent retenus et à un prix bien raisonnable. Dans l'après-midi, le R. P. Supérieur lui-même, eut l'obligeance de nous faire visiter, en voiture, les couvents des Dominicains et des PP. de la Merci. Nous avons vu également une église que font construire les Franciscains: elle aura un aspect monumental. Nous parcourons ensuite les ruines de l'ancienne ville, détruite en 1861 par un tremblement de terre; çà et là apparaissent encore: colonnes, voûtes et tours, débris des églises des Jésuites, Dominicain, Franciscains, Pères de la Merci, etc. etc. On a relevé la ville un peu plus loin, en ayant soin de bâtir des maisons assez peu élevées, sur des fondements très solides; les rues sont très larges: ce sont autant de précautions utiles contre le terrible fléau. La vue de cet immense

amas de décombres, qui fut une ville, fait vraiment peine à voir. La Providence, qui laisse toujours un rôle admirable à la miséricorde divine, a permis que cette catastrophe se produisît le dernier jour d'une mission à laquelle la population entière avait pris part.

De retour à la résidence, nous voulions achever les derniers préparatifs; mais les excellents Pères nous avaient déjà devancés: et nos confrères de Buenos-Ayres n'auraient certainement pu faire davantage et dans tous les cas n'auraient pas mieux réussi.

Nos hôtes nous ont donné une magnifique leçon de charité délicate: nous leur en garderons une éternelle reconnaissance.

Uspallata. — Nous quittons Mendoza le 24 février, à 8 heures, après avoir célébré la sainte Messe et reçu la bénédiction du R. P. Supérieur.

Avant d'arriver au pied de la montagne, nous eûmes à traverser une immense plaine absolument déserte: un continué nuage de poussière rendait notre marche assez pénible.

Vers les 3 heures de l'après-midi seulement, nous entrons dans les premières gorges; à 4 heures nous faisons halte dans un petit *ranchito* où nous passons la nuit, étendus sur le sol: le harnachement de nos mules servit de matelas, et la selle, d'oreiller. Avec nous se trouvaient deux voyageurs qui avaient traversé la montagne; un orage les avait surpris en route, et les pauvres gens étaient littéralement trempés. Du reste, c'est du pain quotidien pour qui passe les Andes. Mauvais présage pour nous qui étions absolument sans défense contre les averses. Vers 4 heures du matin, nous étions déjà sur pied et nos mules marchaient tout à leur aise dans la direction d'Uspallata où on est forcé de coucher, qu'on vienne du Chili ou de la République Argentine. Nous y arrivons après 13 heures de marche.

Les orages. — Nous avons failli, cent fois pour une, recevoir une ondée magistrale. Nous étions entourés d'orages. On ne saurait croire avec quelle rapidité ils se forment, sur ces crêtes sauvages. D'épais nuages couraient au-dessus de nos têtes, et à chaque instant nous étions menacés d'un bain complet; nous ne redoutions guère une ondée: on n'en meurt pas; mais le petit paquet de vêtements que nous portions en croupe une fois trempé, comment faire? Il aurait fallu garder la pluie sur le dos. Heureusement, nous pûmes nous tirer de là sans encombres.

La neige. — Au détour d'une gorge, un spectacle magnifique s'offrit à nos regards.

Devant nous, des sommets majestueux étincelaient d'une neige éblouissante, tombée depuis quelques heures à peine. Nous ne pouvions retenir nos cris d'admiration, et nous étions encore sous le charme grandiose de ce coup d'œil enchanteur, longtemps après l'avoir laissé derrière nous. A 5 heures, nous mettons pied à terre: nous sommes à Uspallata.

Pour économiser, nous *dressons* notre lit... par terre, comme la veille.

Rencontre de deux voyageurs - Leur opinion sur les habitants du Chili. — A Uspallata

nous trouvons deux jeunes Espagnols qui venaient du Chili. Il nous donnèrent une foule de conseils précieux pour le reste de notre voyage; ils portèrent aux nues le peuple du Chili, qu'ils disaient très religieux, très chrétien; ils firent de Conception, qu'il connaissaient tout particulièrement, un éloge complet. « Le peuple du Chili, disaient-ils, est éminemment catholique: celui de Conception est *bigot* ». Nous n'en sommes point fâchés du tout.

Punta de Baca. — Le lendemain matin, vers 7 heures, nous prenons la route de Punta de Baca, où nous arrivons à 8 h. 1/2 du soir. Le vent nous contraria beaucoup pendant toute cette journée.

Pour la première fois depuis notre départ de Mendoza, nous jugeâmes convenable de prendre un peu de soupe et quelque chose de réconfortant. Notre malheureux estomac, moulu par le trot continu des mules, demandait à grands cris du chaud et du solide; et puis, le vent qui 13 heures durant ne nous avait pas laissés en repos, nous avait aussi glacés.

En conséquence, l'estomac eut gain de cause sur toute la ligne. Cette réfection inaccoutumée et la fatigue de la route, nous procurèrent un sommeil profond et consciencieux. D'ailleurs, la journée du lendemain ne devait pas être pénible: nous en avons profité pour nous reposer davantage et ne partir qu'un peu plus tard.

El Puente de los Incas. — A 8 heures nous nous mettons en marche vers la halte habituelle, appelée *El Puente de los Incas*.

Un soleil de feu nous éprouva assez; la lenteur des mules, qui souffraient, elles aussi, nous fit trouver le temps long.

Nous reprenions courage en songeant que la journée serait courte: de fait, 4 heures 1/2 de marche nous mirent au but. Là nous attendait une merveille surprenante: c'est le pont des Incas, jetté par dame nature sur le Rio Mendoza.

On nous avait avertis, et nous étions déjà préparés à ce spectacle: mais la réalité dépassa notre attente. Jamais nous n'avions vu rien de pareil: nous ne pouvions revenir de notre surprise et de notre ravissement. Un peintre habile trouverait là de magnifiques sujets d'étude.

Pour nous, tout à fait ignorants de l'art de Giotto, nous dûmes nous contenter d'admirer ce pont gigantesque, œuvre impossible à l'homme et cependant si facile à Dieu, vrai jouet de ses doigts.

Eaux minérales. — Tout près du pont, jaillissent diverses sources d'eaux minérales, très efficaces dans certaines maladies et très recommandées par la science. Dans l'unique auberge du lieu, nous avons trouvé une trentaine de personnes venues des deux républiques limitrophes, pour faire une cure. L'aubergiste nous disait que les années précédentes, à cette même époque, nous aurions rencontré plusieurs centaines de personnes, accourues pour faire une saison. — Mais où loger tout ce monde, lui disions-nous, avec une maison si exigüe? — C'est bien simple, répondit-il, je ne les loge pas: cela m'est im-

possible; les baigneurs se tirent d'affaire en apportant une tente de campement: pour moi, je les nourris.

Là-dessous, à l'abri du vent et de la pluie, ils passent de 8 à 15 jours, selon la gravité de l'affection à traiter, puis regagnent leurs pénates. Du moins c'est ainsi que cela se passait tous les ans: mais cette année, ajoutait le pauvre homme avec un long soupir, cette année, rien de rien; je fais une perte immense: loyer hors de prix et recette nulle. Cela se comprend. D'abord ce fut le Chili qui interdit le passage des Cordillères aux voyageurs de la République Argentine où le choléra avait droit de cité; puis, quand le fléau eut traversé les Andes, à son tour, la République Argentine pria le Chili de suspendre toutes relations de voisinage. —

L'usage des eaux étant gratuit pour les voyageurs, nous nous sommes offert un bain et plusieurs verres d'eau thermale: elle est sulfureuse-alkaline; la température de la source rend le bain très agréable.

Un athée. — Dans cette auberge de montagne nous avons rencontré un autre phénomène. Quoi donc, direz-vous? Un homme d'une espèce heureusement assez rare dans cette région de l'Amérique, un *athée*. Il y en aura peut-être beaucoup d'autres: mais je doute qu'ils aient si peu de vergogne que l'oiseau en question. Pendant le repas, que nous primes ensemble, pas le moindre ramage, rien. Après le dîner, seulement, tout le monde étant sorti, la présence de deux jeunes abbés lui rendit sa vorve: il déclara triomphalement qu'en sa qualité d'athée, il ne croyait que ce qu'il voyait.

Il était facile, sans être docteur en Israël, de mettre notre homme au pied du mur: et c'est ce que firent très bien les deux petits abbés. — Vous êtes Italien, n'est-ce pas, lui dirent-ils? Or, il y a quelques années, vous n'aviez jamais vu l'Amérique: doutiez-vous de son existence? Assurément non, puisque vous avez quitté votre patrie pour y venir; il y a quelques jours à peine, vous ne connaissiez pas non plus ces eaux minérales: et cependant, sur le rapport d'autrui, vous êtes venus de Mendoza tout exprès pour les voir et leur demander votre guérison. — Que pouvait-il répondre de raisonnable, le vaillant esprit fort, à une argumentation qui le prenait dans ses propres filets? Rien. Il tira de son sac un misérable *farago* de sottises, d'extravagances et de blasphèmes: le tout, pas précisément neuf, je vous assure. « Je suis un honnête homme — je n'ai ni tué, ni volé — pourquoi, dès lors, Dieu, s'il existe, ne récompense-t-il ma vertu en me faisant riche et heureux? » Le pauvre homme! Comme si l'argent faisait le bonheur!

On eut beau lui dire que beaucoup de riches sont loin de posséder le bonheur, que les pauvres au contraire goûtent en général, au sein de leur pauvreté, une joie bien plus pure et bien plus vraie: il n'entendait pas de cette oreille.

Comme il n'y a pire sourd que qui ne veut pas entendre, les deux abbés ne s'escrièrent pas davantage et coupèrent court la discussion.

Il est tout de même honteux que certains gens aient le front de se donner hautement pour incrédules et matérialistes.

De fait, ils ne le sont point. Même les plus mauvais, gardent au fond du cœur une étincelle de foi : mais ils tiennent, paraît-il, à se montrer plus inconséquents qu'ils ne le sont en réalité. Pauvres gens !

Ce soir-là nous allons nous coucher plus tôt que d'habitude. Il s'agissait d'être debout à deux heures de la nuit pour pouvoir, comme on nous l'avait conseillé, franchir de bonne heure la crête des Andes : un peu de retard pourrait nous faire trouver le vent, la pluie ou pis encore. On dit qu'il tombe de la grêle assez fréquemment. En conséquence, à 2 heures, on était sur pied, mais on ne put partir avant 4 heures : il avait pris fantaisie à nos mules d'aller prendre l'air assez loin ; il fallut donc les retrouver d'abord, puis les harnacher : total, 2 heures de perdues.

Le Mendoza - Un mauvais pas. — A 4 heures, départ. On se met en route au milieu d'une complète obscurité. Après un bout de chemin, nous dûmes traverser le Mendoza. Nous apercevions vaguement quelque chose qui paraissait relier les deux rives du fleuve : le guide nous affirma que c'était un pont, mais excessivement étroit. A la garde de Dieu. Notre bon Ange, invoqué avec ferveur, nous conduisit sains et saufs de l'autre côté. Ecarquillant les yeux, nous cherchions à voir où pouvait bien cheminer notre monture : peine perdue. Noir comme dans un four. Et avec cela, l'agrément d'entendre, au-dessous de nous, tout au fond, les eaux se briser sur les rochers, avec un fracas épouvantable. Nous grelottions de froid, sans doute ; mais notre émotion était bien de nature à augmenter le tremblement qui nous secouait tous. Malheur à nous si la mule avait posé le pied de travers. A demi-gelés, nos grimpons la montagne : l'ascension, assez rude, dura de 7 h. 1/2 à 9 heures.

Le sommet des Andes. — Nous voilà sur la crête. Ciel admirablement pur : pas un nuage ; on s'arrête un moment pour jouir d'un spectacle vraiment grandiose. Il paraît que nous sommes à 22,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire environ 5,500 mètres : je ne réponds pas de l'exactitude des chiffres. Le guide nous assure que l'Himalaya seul (plus de 8,000 mètres) dépasse l'altitude du point de *los Andes* sur lequel nous nous trouvons. Ceux d'entre nous qui n'avaient pas vu de neige depuis longtemps, eurent pleine satisfaction : ils poussèrent l'amour de la conviction jusqu'à en manger. Pour nous garantir d'un inconvenient appelé ici *puca*, et dont les voyageurs souffrent souvent, au point d'en perdre presque la respiration, nous avons suivi le conseil des sages du pays et porté une certaine quantité d'ognons, souverains, paraît-il, pour le jeu facile des poumons, infailibles contre la suffocation.

Il est possible que cela arrive par les temps de grande chaleur, et à ceux qui ont fourni une longue traite à pied. Pour nous, rien d'anormal ; arrivés sur le point culminant des Andes, nous respirions avec une facilité merveilleuse ; nous

sentions parfaitement bien. Dom Scavini voulut du moins manger un oignon selon la formule. Quand il eut mordu à même dans l'appétissant légume, je lui demandai : — Quel goût a-t-il ? — Tout à fait celui de l'oignon, me répondit-il avec un petit sourire narquois. Ma question avait cependant sa raison d'être. On nous avait prédit qu'une fois là-haut les oignons de l'odeur la plus authentique deviendraient doux comme du sucre. Si c'est une plaisanterie, nous n'en avons pas été victimes. Personne de nous n'en voulut goûter. Dom Scavini assure avoir faite l'*odorante* expérience pour se moquer des moqueurs. Toutefois, comme l'avis nous venait de gens sérieux, j'en conclus que la chose doit arriver dans les circonstances indiquées plus haut. Quoi qu'il en soit, nous avons atteint le sommet dans les meilleures conditions possibles.

Avant d'entreprendre la descente, nous envoyons le dernier adieu à tous ceux que nous avons laissés : supérieurs, confrères, amis de la République Argentine et de l'Uruguay. Nous avons salué cette terre qui, pendant 10 ans, fut notre seconde patrie ; j'ai salué enfin, pour tenir une promesse, St. Nicolas de los Arroios, les confrères bien aimés et les dévoués Coopérateurs que j'y ai laissés.

Nous tournons ensuite le regard vers notre future patrie. Salut, ô terre du Chili : et vous, anges tutélaires de ce pays si chrétien, marchez à nos côtés : puisque nous venons à votre aide, assurez des grâces à nos travaux.

La descente des Andes. — Il était 9 h. 1/4 quand nous commençâmes à descendre. C'est une opération périlleuse, qui doit être faite à pied : les sentiers sont rapides et pleins de neige durcie. L'enjeu était une cabriole magistrale, qui aurait pris fin — avec le *sujet* probablement — dans le fleuve de *los Andes*, dont la source se trouve sur le versant Ouest à plusieurs centaines de mètres de l'endroit où nous étions. Le guide lui-même, converti par notre exemple, crut prudent de ne point faire cause commune avec sa mule, et marcha près de nous. Le motif on le devine : si la mule avait envie d'aller se fracasser par là-bas, le cavalier, du moins, garderait sa liberté. Tout en faisant ces réflexions, et sans courir le moindre risque de scandaliser les passants, pour une foule de bonnes raisons, nous bondissons à travers les rochers, comme nos enfants dans les collines du Montferrat ; après quelques courtes haltes, nous arrivons sur les bords du fleuve de *los Andes* : nous avons mis 1 heure 1/2. Nos mules, beaucoup moins pressées — ou moins alertes — se firent attendre 2 grandes heures encore.

Ainsi pour la descente, 3 heures 1/2 : l'ascension ne nous avait pris qu'une heure et demie. Et ce n'était-là que le plus élevé des mamelons qui forment les Andes. La descente continua, pendant deux heures encore, par des sentiers impraticables, jusqu'à une sorte d'auberge, où nous trouvons enfin repos et repas.

Juncaí. — C'est le nom de notre gîte. Nous le retenons avec un soin particulier et non sans

une pointe de reconnaissance. Pensez donc : sur pied depuis 2 heures du matin, en route à 4 heures par des chemins pareils, nous étions moulus et affamés : il était 2 heures après-midi quand nous nous sommes mis à table. Soupe, *puchero*, *asado*, vin du Chili, tout nous parut excellent : l'appétit relevait singulièrement la bonne volonté de la cuisinière.

Un lac - Le Futur aqueduc construit par une Société Anglaise. — A notre table avait pris place un étranger. — Avez-vous vu le lac situé au flanc de la montagne, nous demanda-t-il ? — Nous répondons affirmativement. En effet, nous l'avions aperçu tout près du sentier et le bleu limpide de ses eaux avait excité notre étonnement. — Eh bien ! continua notre interlocuteur, le lac provient de la fonte des neiges : c'est une eau excellente. Il a 9 kilomètres de long et 200 brasses de profondeur ; il n'est pas large : qu'importe. Il contient la provision de toute une grande ville (200,000,000 de litres). Bientôt, un système de canalisation que nous sommes en train d'établir, amènera l'eau, à travers la montagne, jusqu'à Valparaiso. Je suis le contre-maître de l'entreprise. — C'est un travail colossal : les Anglais qui l'exécutent retrouveront et au-delà les millions qu'ils y consacrent.

Guardia Vieja. — Restaurés comme nous l'étions, nous poursuivons notre route jusqu'à une halte appelée *Guardia Vieja*. Il était cinq heures du soir et nous avons fourni une marche de 15 heures : inutile de dire de quel cœur nous avons dormi.

A 3 heures du matin, nous partons pour *Santa Rosa de los Andes*, première agglomération que rencontre le voyageur, de la République Argentine au Chili.

Sentier périlleux. — Deux heures et demie durant, il nous fallut avancer en pleine obscurité. Le chemin n'était pas précisément commode : assez étroit, il côtoyait le fleuve *Los Andes*.

Pas moyen d'y voir, pas moyen d'aller à pied : les mules s'en tiraient toujours et le mieux était encore de s'en rapporter à leur instinct et à leur expérience des montagnes. Mais surtout nous avons prié de grand cœur notre Ange Gardien, Marie Auxiliatrice, St. Joseph avec la certitude d'être exaucés.

L'aube parut, sans éloigner complètement le péril ; mais nous pouvions guider notre mule, et c'était déjà beaucoup. Enfin, le sentier s'élargit et fut bientôt une route carrossable. Alors, poussière et vent s'en donnèrent à cœur-joie.

Toute la petite caravane fait bonne contenance. A une heure et demie après-midi nous ontrons dans le petit village de *Santa Rosa de los Andes*. Des deux côtés de la rue, les portes et les fenêtres sont pleines de monde ; on nous regarde avec une curiosité toute bienveillante ; pas la moindre plaisanterie à notre adresse, encore moins d'insultes : au contraire, des saluts sans nombre. Nous nous sommes sentis en pays chrétien : le peuple qui a le courage de saluer le prêtre en public, a une grande dose de foi.

Nous prions notre guide de nous conduire à l'auberge la plus rapprochée de la gare ; nous comptions en effet, prendre, le soir encore, le train pour Santiago : rien qui ressemble à une auberge près de la gare. Nous descendons alors à l'hôtel qui se trouve tout près de l'église, afin de voir M. le Curé et lui demander si, de Conception, il avait reçu lettres ou nouvelles à notre adresse.

Depuis deux jours un prêtre envoyé par M. le Vicaire Capitulaire de Conception, nous attendait au presbytère. Vous devinez combien la vue de cet ange gardien nous toucha et quel merci nous avons dit, au fond de notre cœur, à celui qui avait si délicatement pensé à nous. Nous voulions prendre le train de 6 heures : mais un ordre formel de M. le Vicaire Capitulaire nous imposait 3 ou 4 jours de repos à *Santa Rosa*. — « Il faut reprendre haleine et réparer vos forces. Ce n'est pas le moment de se mal porter : vous allez traverser un pays où le choléra fait des siennes ; armons-nous contre lui : alors, seulement, nous songerons à partir ». — Toutes les raisons de l'excellent prêtre ne pouvaient nous persuader. Nous avions besoin de respirer un peu, j'en conviens : mais de là à faire une station de 3 ou 4 jours, il y avait loin. Bref, après avoir pris la complète responsabilité de notre détermination, nous pûmes fixer le départ au lendemain. Le digne curé de Santa Rosa, voyant une demi-douzaine de Salésiens, avait fait sur le champ, un calcul assez naturel. Six pour Conception où il y a déjà tant de religieux, c'est vraiment trop ; ma paroisse si vaste — elle n'est limitée que par les Cordilières — réclame d'autres ouvriers de salut : donc, j'en garde trois. Le zèle de l'excellent prêtre nous édifiait, mais son ton convaincu nous amusait encore davantage. Il compte plaider l'affaire au fond devant Mgr. Cagliero et avoir gain de cause : nous lui laissons du moins cette espérance.

Santiago. — Le lendemain soir, à 10 h. 1/2, nous débarquons dans la capitale du Chili. Nous aurions voulu demander l'hospitalité dans une des nombreuses Maisons religieuses de la ville : l'heure avancée ne le permettait point. De grand matin nous avons célébré la sainte Messe chez les RR. PP. Jésuites. Le Père Supérieur nous a fait un accueil parfait : nous avons dû nous priver de voir en détail le collège, pour prendre le train de 9 heures.

Un ordre venu de Conception nous interdisait tout séjour à Santiago.

Le choléra. — De fait, le choléra augmentait tous les jours d'intensité, et continue encore ses ravages à l'heure où je vous écris. On s'étonnait passablement de nous voir voyager dans des circonstances si peu favorables. A la gare, pendant que nous prenions un peu de café, avant de monter dans le train, nous entendions dire autour de nous : *Valientes son estos padrecitos, muy valientes* — ils sont vaillants, ces religieux, ils sont très vaillants. — D'autres lisaient le journal et ne trouvant qu'une quarantaine de morts pour la journée précédente, s'écriaient :

Mensonge! *ayer hubo mas de 180 muertos de colera*: hier le choléra a emporté plus de 180 personnes. Les chiffres officiels accusaient déjà 3000 morts à Santiago seulement, depuis l'apparition du fléau. On parlait de 20,000 fuyards qui avaient été chercher le salut dans les pays préservés. Il était absolument interdit de vendre aucune espèce de fruit; de sorte qu'en pleine vendange, dans une contrée où le raisin abonde, nous n'en avons pas vu une seule grappe.

Panguilemo - Les fumigations et le bain. — A 4 heures du soir, nous sommes à Panguilemo, petite gare voisine de Talca. Le train s'arrête: un agent de police monte dans notre wagon et nous dit: — Messieurs, veuillez descendre: il y a 24 heures d'observation pour les voyageurs qui se dirigent vers le Sud. — Il fallut bien obéir. Les fumigations commencèrent par les bagages d'abord: puis vint notre tour.

On avait construit une sorte de guérite; par une petite porte on introduisait les valises; au-dessus on faisait brûler du soufre et autres ingrédients; par ce moyen on infligeait le trépas aux microbes cachés dans les coins les plus reculés de nos bagages. L'opération finie, nous entrons en scène. Quelle singulière figure nous faisons, mon Dieu! L'un après l'autre nous avons dû prendre place dans la fameuse guérite: le patient, suffoqué par une fumée abominable, mettait vivement la tête dehors pour respirer.

Alors, un ingénieux mécanisme fermait hermétiquement le tombeau des microbes: la tête seule du patient était dégagée. La séance durait bien quelques minutes, au milieu d'un rire inextinguible. — Entendez, entendez donc, les microbes qui se démènent, disait un plaisant; — mais voyez, disait l'autre, voyez ruisseler le sang des malheureuses victimes!! Ah si du moins nous avions ici un membre de la Société protectrice des animaux!!! — Deux heures durant, ce fut une pluie de réflexions vraiment amusantes.

On devint subitement sérieux, quand un agent invita la compagnie à prendre un bain: personne ne voulut accepter la grâceuseté. On croyait à quelque facétie administrative.

Le lendemain matin, l'agent porta la même antienne à tous ceux qui voulaient partir par l'express de midi. Alors on eut recours aux supplications pour obtenir du médecin de garde d'être dispensé de la cérémonie. Tout fut inutile: ou le bain, ou 5 jours d'observation. Dans un wagon disposé *ad hoc*, le bain était préparé: c'était une douche puissante. Une foule de liquides divers d'une efficacité sans doute certaine pour le docteur, était mélangée à l'eau. Quand le malheureux patient était arrivé sous l'appareil, un tour de robinet donnait passage à une *trombe* qui tombait, drue et serrée, froide comme glace, sur les épaules: on eût dit la grêle. L'opération, assez courte en soi, était pénible pour les personnes un peu délicates, mais elle était *nécessaire*; il s'agissait en effet de détruire le *bacillus coma*, échappé aux fumigations de la veille, et réfugié maintenant entre la peau et la chair. Pauvres petites bêtes! Le feu ou l'eau, au choix:

mais la destruction était inévitable. Quand tout fut fini, le docteur nous délivra patente nette, dans toutes les formes requises, et en route pour Conception.

Six heures d'express nous mettraient au milieu de nos amis; cette pensée nous procurait une grande consolation.

S. Rosendo et M. le Vicaire Capitulaire. — A 3 heures, nous arrivions en gare de S. Rosendo, où nous attendait une surprise infiniment agréable. — M. le Vicaire, M. le Vicaire, s'écria notre guide!

Nous sautons sur le trottoir et nous baisons la main de notre premier et plus grand bienfaiteur. — Avez-vous fait bon voyage, mes chers Salésiens, nous demande-t-il en italien? — Il croyait que nous arrivions directement de Turin, et fut tout heureux de nous entendre parler espagnol. — Il nous accablait de questions sur Dom Bosco, la Congrégation, notre voyage.

Deux autres personnages étaient venus à notre rencontre avec M. le Vicaire Capitulaire. C'était d'abord un de nos bienfaiteurs les plus dévoués, l'infatigable protecteur des pauvres orphelins de Conception, Dom Spiridion Herrera, secrétaire de l'Évêché. Il ne pouvait contenir sa joie et ne savait comment nous la témoigner. Puis, un représentant de la jeunesse catholique de Conception, dom Miguel Prieto, avocat, docteur en droit et poète distingué, condisciple et ami intime d'un autre poète de génie qui est en même temps un fervent chrétien, M. le docteur Jean Zorilla de S. Martin.

Nous subissons une seconde fumigation à San Rosendo, puis le train nous emporte vers Conception, en compagnie de nos trois amis et bienfaiteurs.

Conception - Accueil fait aux Salésiens. — La conversation charmante de ces messieurs fit passer comme un instant les trois heures de trajet. A gauche coulait majestueusement le Bio-Bio; mais le fleuve nous occupait peu: nous ne pensions qu'à jouir de la société de nos aimables interlocuteurs. Enfin, nous voici à Conception! Quel spectacle! Quelle réception pour les pauvres fils de Dom Bosco!

Pour moi, je traversai, presque sans m'en rendre compte, cette foule immense et respectueuse qui se pressait sur notre passage. Confus d'un accueil si touchant, nous pressions les mains qui se tendaient vers nous: nous étions vraiment fiers d'être les enfants de Dom Bosco. Il fallut du temps pour gagner les voitures qui nous attendaient.

On nous apprit que toutes les classes étaient représentées dans cette foule. Le clergé séculier avait suivi l'exemple de M. le Vicaire Capitulaire; le clergé régulier était au grand complet: Jésuites, Frères des Ecoles Chrétiennes, Dominicains, Franciscains, Pères de la Merci, etc., etc. Parmi les autorités civiles on remarquait le président de la Cour de justice, M. le docteur Charle Rizzo Patron, catholique convaincu et pratiquant.

Beaucoup de riches: encore plus de pauvres: et ceux-ci nous les reconnaissons aussi; ils nous

souriaient, et leur joie disait bien haut que nous allions être les amis et les pères de leurs enfants. Plusieurs membres marquants du clergé, une nombreuse aristocratie et M. le Président de la Cour de Justice, nous firent la conduite jusqu'à la Maison de la Providence, résidence de D. Spiridion Herrera, dans laquelle fut reçu dom Milanésio à son premier voyage au Chili. Mais là nous attendait une autre surprise.

Aux pieds des autels - Au milieu de nos amis. — A notre entrée dans la chapelle, nous sommes reçus par les 12 premiers orphelins recueillis dans notre nouvelle maison: *École professionnelle St. Joseph*, par la charité de M. le secrétaire général.

Nous tombons à genoux devant l'autel chargé de fleurs, éblouissant de lumière. Le peuple remplissait la chapelle, et remerciait avec nous le Bon Dieu de notre heureux voyage. Les 100 orphelines des Sœurs de la Providence, entonnèrent un *Te Deum* solennel en musique, avec accompagnement d'harmonium.

Nous croyions nous trouver dans notre humble Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Buenos-Ayres.

Nos Sœurs nous avaient dit le dernier adieu aux pieds des autels; d'autres religieuses, aux pieds d'autres autels, nous souhaitaient la bienvenue.

La cérémonie fut clôturée par la récitation des prières du rituel, en action des grâces de notre voyage béni: M. le Vicaire Capitulaire voulut bien les lire lui-même.

Il faut pourtant que je finisse afin de ménager votre patience et votre temps. J'ajouterai seulement que nos trois compagnons de voyage depuis S. Rosendo, daignèrent partager notre repas. Dom Bosco et la Congrégation Salésienne fournirent un vaste sujet de conversation. Vers la fin du dîner, M. le Vicaire Capitulaire se leva et dit d'une voix émue: « Il y a deux jours qui feront époque dans mon Vicariat: l'arrivée des religieux Scolopi (Frères des écoles chrétiennes) et le bonheur d'avoir reçu et embrassé les fils de Dom Bosco ».

Voulez-vous un dernier trait de la bienveillance de M. le Vicaire Capitulaire? A peine arrivés à S. Rosa de los Andes, nous recevions le télégramme suivant: *Saludo afectuoso á Vds... Dios bendiga á los hijos de Don Bosco. Deseo abrazarles cuanto antes. Maria Auxiliadora los protegerá.* DOMINGO B. CRUZ (1).

Croyez-vous que nous ne sommes pas en bonnes mains? Mais en voilà assez: je finis pour tout de bon. J'ai déjà de quoi vous écrire de nouveau une longue lettre, et j'ai hâte de vous la faire parvenir. En terminant, je vous prie, vénéré Père, de vouloir bien remercier en notre nom tous nos chers confrères, nos Coopérateurs, en un mot, tous ceux qui nous ont aidé de leurs prières et nous ont obtenu un voyage si heureux. La protection divine a été visible pour

(1) Je vous salue affectueusement. Que Dieu bénisse les fils de D. Bosco. Je désire vous embrasser le plus tôt possible. Marie Auxiliatrice vous protégera.

DOMINIQUE B. CRUZ.

tous. Deux incidents à peine: une chute dans la montagne à l'actif du soussigné et la disparition momentanée de D. Daniele; dans tout cela rien d'important et encore moins de grave. Au contraire nos deux malades vont mieux: D. Pedro ne tousse plus et se tient pour guéri. D. Daniele est presque entièrement remis: c'est l'affaire de quelques jours.

P. EVASIO RADAGLIATI.

LETTRE II.

Les Salésiens à Conception.

Aguas Calientes, sur la rive droite du Nelhueve.
25 mars 1887.

Prise de possession de la nouvelle Maison.

— Après deux jours de repos dans la Maison de la Providence, nous demandons à partir pour le Collège, qui doit être le champ de nos fatigues: mais tout le monde s'y oppose.

Local à peine terminé, manque absolu des choses de première nécessité, inconvenient de se mettre à l'ouvrage après un voyage fatigant, on nous objecta tout, sans parvenir à nous convaincre, même un peu. Notre réponse était bien simple: « A nous d'achever le nid; plus nous attendrons, plus ce sera difficile ». En fin de compte, nous voilà installés: mais que de choses à faire pour rendre habitable notre nouveau séjour!

La Divine Providence. — Vraiment, nous avons l'air de tenter la Providence. Tout notre avoir se chiffrait par zéro. Lits, vaisselle, cuisine, pain, tout nous manquait. Mais ce dénuement complet nous laissait du moins la faculté de raisonner un peu. La Providence nous a appelés par ici: à Elle de pourvoir à nos besoins. Le raisonnement n'était pas sans force, puisque avant la nuit nous avions plus que le nécessaire. Les lits, les draps et les couvertures arrivèrent de différents côtés; un bienfaiteur nous envoya un souper abondant, une bienfaitrice, du vin et des provisions pour plusieurs jours, d'autres enfin, mille objets divers. Nous avons pu toucher du doigt combien la Providence est bonne mère, et avec quelle promptitude elle sert ceux qui s'abandonnent à Elle.

Notre principale préoccupation était de disposer la chapelle domestique, afin d'avoir le Maître au milieu de nous. La chose n'était pas facile: notre seule richesse était un calice apporté par D. Scavini de Montevideo.

On dressa un petit autel. Un témoin de notre travail, apprenant que nous n'avions rien pour le garnir, nous envoya immédiatement tout le nécessaire. Une autre personne offrit les ornements sacerdotaux; et deux jours après notre arrivée, nous avons le bonheur de célébrer la sainte Messe dans notre nouvelle résidence. Le tabernacle, qui nous manquait encore, ne tarda pas à venir aussi.

Un excellent prêtre nous donna un très beau ciboire. On le voit, Notre Seigneur, en bon Père, avait pensé à nous d'abord, puis à Lui; après quelques jours à peine, Sa divine présence, avait comblé le vide de notre demeure qui dès lors nous parut bien belle et bien riche, malgré sa profonde pauvreté.

Description de notre Maison. — Il fallut s'occuper sur le champ de nos orphelins présents et futurs. L'édifice est divisé en 4 immenses pièces, sans aucune séparation intérieure. Les deux qui sont sur la façade ont 20 mètres de long sur 5 1/2 de large; les deux autres, placées sur les côtés, ont une longueur double, avec la même largeur. Une de ces pièces fut convertie en chapelle; une autre fournit, au moyen de cloisons en toile grossière, le parloir, le dortoir des religieux et l'atelier des cordonniers. Les deux dernières salles trouveront facilement un emploi: dortoir des internes, école pour les externes — elle pourra en contenir un centaine —; mais ce chiffre sera promptement dépassé dans un quartier populeux, dépourvu d'école municipale.

La cuisine, la dépense, le réfectoire, etc. etc. sont installés dans la quatrième pièce. L'atelier de menuiserie, qui fonctionne déjà passablement bien, a été établi sous un très beau hangar en bois, élevé au flanc du bâtiment principal. Nous avons enfin un terrain assez vaste, contigu à la maison.

Voilà notre situation. A ceux qui pourraient la trouver peu brillante, je répondrais que pour nous c'est beau, très beau, parceque nous avons pour compagne la sainte pauvreté. La raison de ma joie, mon expérience me la fournit. J'ai vu la Maison de Buenos-Ayres naître au milieu de mille difficultés, mille privations de toutes sortes, toujours pauvre et toujours riche de dettes; et cependant elle n'est pas restée en route, elle peut maintenant recevoir 300 internes; tout cela je l'ai vu et je sais de plus, que toutes nos fondations actuellement florissantes, ont eu de bien humbles commencements: voilà pourquoi j'ai le droit de croire aux destinées de la nouvelle Maison Salésienne à Conception.

Nous ne savons pas au juste comment s'y prendra la Providence pour réaliser ma prophétie: mais sa protection ne nous manquera pas et nous serons bénis.

Une communauté religieuse nous offrit de blanchir notre linge *gratis pro Deo*; une autre nous envoya des chemises, des pantalons, des draps de lit, etc. etc. pour nos orphelins; autre cadeau d'importance: plusieurs milliers de briques données par un bienfaiteur. Cela nous servira à faire pas mal de cloisons, et à élever au milieu de la cour une colonne destinée à recevoir une magnifique statue de St. Joseph: c'est une surprise d'un autre bienfaiteur. Bref, entrés dans la maison avec rien, nous allons bientôt avoir tout à souhait. *Deo gratias!*

Dès le premier dimanche de notre arrivée a eu lieu l'inauguration de l'Oratoire externe des jours de fête. Le concours était considérable, bien qu'on n'eut donné aucune publicité à l'évé-

nement: environ 90 enfants ont assisté au catéchisme, après avoir joué de tout cœur avec nous.

M'étant absenté la semaine suivante, je ne sais si l'empressement a été le même: je le croirais facilement; dans tous les cas, cela viendra quand nous pourrons organiser les attractions d'usage: jeux, petits présents, loteries, etc. etc.

Esprit religieux des populations du Chili. — La neuvaine de St. Joseph, qui s'est faite solennellement dans l'église de la Providence, a réservé à notre édification de bien douces surprises. Nous avions à cœur de prier avec nos orphelins afin d'attirer sur nous et sur notre Maison les faveurs du grand Patriarche, à qui sont dédiées toutes nos écoles professionnelles; avons-nous atteint notre but? Je n'en sais rien encore: l'avenir ne tardera pas à le dire. Mais si nous avons eu un peu de ferveur, nous devons en remercier le bon peuple de Conception. Ville *bigote*, nous disaient les voyageurs espagnols, de l'autre côté des Andes, en parlant de notre future résidence: nous avons pu nous en convaincre par nous-mêmes, et nous avons reconnu que ce *bigotisme* est vraiment de bon aloi.

Tous les soirs, l'église était littéralement bondée d'une foule où toutes les classes étaient dignement représentées; jamais je n'avais eu le bonheur de porter la parole devant un auditoire si nombreux et si religieux.

Et puis quelle simplicité, quelle modestie chez les femmes du Chili! C'est en vain que l'on chercherait, parmi plusieurs centaines de têtes, une fleur, un ruban, quelque chose, en un mot, de nature à frapper les regards ou solliciter l'attention des assistants. Tous les vêtements sont de couleur sombre, j'allais dire de deuil; le luxe n'a pas encore accès dans les églises du Chili, et Dieu veuille qu'il n'y entre jamais!

Sainte avidité de la parole de Dieu et des Sacrements. — « Mon Père, me disait M. le Vicaire Capitulaire, le jour de notre arrivée, la population du Chili a grand faim de deux choses: parole de Dieu, Sacrements ».

Rien n'est plus vrai. Cette avidité de la parole de Dieu, je puis en rendre témoignage: il n'y a du reste qu'à entrer dans une église pendant la prédication; la faim des Sacrements est un fait tout aussi évident: le dimanche de la neuvaine de St. Joseph on distribua, dans la seule église de la Providence environ 600 communions.

Le jour de la fête on s'attendait à plus de mille. Et qu'on le sache bien: les femmes ne sont pas seules, comme en d'autres pays, à s'approcher de la sainte table; les hommes fournissent aussi leur bon contingent et ce ne sont pas les derniers venus. Pendant la semaine, il y a tous les jours un nombre respectable de communions. La Ligue du Cœur de Jésus est très florissante à Conception. Sur le seul registre des P.P. Jésuites plus de 2500 associés sont inscrits. Ils fréquentent les Sacrements au moins une fois le mois; et la proportion est la même pour toutes les autres églises de la ville, ou plutôt du Chili.

Un Franciscain de Chillan me disait l'autre jour que dans leur seule église ils ont distribué, l'année dernière, plus de 85,000 communions.

Monseigneur Cagliero n'arrive pas - Anxiétés à son sujet. — Au milieu de la joie que nous causaient le bon accueil et l'affection de notre cher peuple du Chili, nous n'étions pas sans angoisses. Mgr. Cagliero tardait beaucoup; il aurait dû arriver à Conception les premiers jours de mars, et nous ne savions rien encore à son sujet. Sa dernière lettre, datée du désert de la Patagonie et reçue à Buenos-Ayres, disait: « Les six religieux désignés pour la nouvelle fondation, devant se rendre à Conception par le chemin le plus court et s'y trouver dès les premiers jours de mars; je les précéderai ou arriverai avec eux pour l'inauguration ». Or, nous étions au 13, et pas de nouvelles de Monseigneur. Les conjectures allaient leur train. Nous cherchions à calmer nos appréhensions en mettant sur le compte du choléra, de la neige, des Andes, un retard inexplicable. Mais personne ne réussissait à chasser l'idée d'un malheur. Pour mettre fin à cette pénible incertitude, nous demandons par télégramme quelques renseignements à nos confrères de Patagones: point de réponse. Nous avons su depuis que la dépêche n'a pas pu arriver.

M. le Vicaire Capitulaire, qui partageait nos craintes, avait donné ordre aux curés de la frontière, de communiquer sans retard la plus petite nouvelle qui leur arriverait au sujet de Monseigneur.

Monseigneur est vivement désiré à Conception. — L'évêque de la Patagonie était attendu ici comme un ange du ciel. L'église, bien que pourvue d'un Pontife, est toujours veuve, Mgr. Blait, titulaire du Siège, n'ayant pu encore dans l'état de santé où il est, recevoir la consécration. On comptait sur Mgr. Cagliero pour faire les Ordinations, prendre part au sacre de l'Évêque de Conception, présider la procession solennelle de la Semaine Sainte et statuer sur de nouvelles fondations, récemment proposées aux Salésiens. Le jour même de notre arrivée, un télégramme nous priait de nous rendre à Valparaiso où tout était disposé pour notre installation. Puis, un messager de *Los Angeles*, ville située du côté de l'Araucanie, venait pour nous emmener avec lui: on nous attendait. A Traiguen, paroisse frontière de l'Araucanie, on nous offre une maison et un terrain; à Talca, ville importante, on nous appelle aussi. Mgr. l'Archevêque de Santiago nous fait dire que la maison est prête: il compte sur nous prochainement. Monseigneur Cagliero examinera toutes ces propositions.

Annnonce de la chute de Mgr. Cagliero sur les Andes. — Enfin, le 15, arrive une lettre de Chillan. Dans sa brièveté elle disait beaucoup: « Je n'ai pas le plaisir de vous connaître, m'écrivait un Père franciscain, mais je me crois en devoir de vous envoyer ce bout de billet pour vous apprendre une douloureuse nouvelle. Une lettre que je reçois à l'instant du P. Dominique

Milanosio m'annonce qu'un accident est arrivé à l'un des Missionnaires de Patagonie: et il s'agit de Mgr. Cagliero lui-même. Son cheval s'est emporté, dirigeant sa course vertigineuse vers un abîme. Mgr. n'avait aucune chance de salut: personne ne pouvait lui porter secours, dans un sentier étroit, rapide et bordé par des rochers énormes. Impuissant à retenir le cheval qui pouvait à chaque pas de galop, s'élançer dans le précipice, le pauvre Évêque voulut du moins tenter quelque chose pour n'être point fracassé et sauta du côté où le danger lui parut moins grand: il tomba sur des pierres; la chute fut si violente qu'il en perdit la parole et presque le souffle pendant un temps appréciable. On craint qu'il n'ait deux côtes rompues et une jambe meurtrie: les autres contusions ne sont pas graves. Nous avons aussitôt envoyé des médicaments, un peu de vin généreux et quelques provisions qui seront utiles au pauvre malade. L'accident est arrivé le 3 mars, à 8 heures du matin, à trois journées de marche de Chillan, à l'endroit appelé *Agua Calientes*, sur la rive droite du Nehueve, en face de la Cordillère *del vento*. A vous de voir ce qu'il est opportun de décider en d'aussi pénibles circonstances ». Signé: Père Quesada.

Le mystère n'en était plus un, et le retard inexplicable était expliqué. Nos craintes s'étaient malheureusement réalisées, dans une mesure, hélas, qui dépassait nos prévisions.

Ainsi, le 3 mars, jour où nous arrivions à S. Rosa de los Andes, Mgr. faisait une chute qui aurait pu être mortelle! Mais, quel parti prendre? Je courus chez M. le Vicaire Capitulaire pour demander conseil. Il lut la lettre venue de Chillan, puis, avec un profond soupir: « Pauvre Monseigneur, dit-il, quel malheur! Mais Marie Auxiliatrice lui viendra en aide, le protégera. Maintenant, il faut vous mettre en route, pour aller lui porter secours et nous tenir au courant de son état. Ne vous inquiétez pas de la dépense: on y pourvoira; il est bien juste qu'on soutienne qui vient travailler avec nous et pour nous. Procurez-vous tout ce que vous jugerez nécessaire pour le malade; et puis demain l'express vous emportera vers Chillan où vous trouverez les moyens de passer les Cordilières. En arrivant auprès de Monseigneur, baisez pour moi son anneau pastoral, priez le bon Évêque m'envoyer sa bénédiction, dites-lui que nous l'attendons à bras ouverts: qu'il vienne achever de se rétablir au milieu de nous ». — Puis, il me dicta le télégramme suivant pour les Franciscains de Chillan: « Le Supérieur des Salésiens de Conception remercie et prie de tenir prêts pour demain hommes et chevaux nécessaires pour se rendre à la Cordillère *del vento* ».

M. le Vicaire Capitulaire avait deviné toute une pensée et répondu à mes secrets désirs en préparant mon départ.

D. Rabagliati à la recherche de Mgr. Cagliero. — Le lendemain, 16 mars, je pris, à 8 heures du matin, l'express de Chillan en compagnie d'un chirurgien. Mais celui-ci n'étant pas

très validé, ne put affronter le passage des Cordilières, et je dus le laisser à Chillan. Il se disait aussi qu'à son arrivée le malade n'aurait probablement plus besoin d'aucun traitement. A Chillan je pus à peine me procurer un bon cheval et un guide expérimenté. L'excellent garçon m'avoua connaître assez peu ces sentiers de chèvres, et pour ne pas faire des écoles en quantité, je dus me joindre à une caravane qui avait le même objectif que moi. Je ne vous parlerai pas de ce voyage qui n'a eu rien de particulier; et puis la pensée d'arriver au plus tôt m'absorbait tout entier. Les beautés du site et les périls de la route me laissaient insensible: les nuits — il fallait s'arrêter — me paraissaient des siècles; la pauvre bête qui me portait a dû me regarder comme un cruel: son galop continu me laissait encore le loisir de trouver le temps bien long. Je m'étais déjà résigné à la voir succomber en arrivant au but, sans réfléchir que son secours m'était indispensable pour retourner.

Enfin, après 4 jours de chevauchées, j'arrivai heureusement en vue de la cabane où Monseigneur souffrait. C'était le 24 à 10 heures du matin.....

P. EVASIO RABAGLIATI.

(A suivre).

MADAME MAISTRE.

Nice, 5 juin 1887.

BIEN AIMÉ PÈRE D. BOSCO,

Vous connaissez déjà la visite douloureuse que le bon Dieu vient de faire à notre excellent bienfaiteur, M. Levrot, architecte à Nice. Mais je manquerais à un devoir de reconnaissance, si je ne vous disais moi-même quelque chose touchant le départ suprême d'une de nos Coopératrices les plus dévouées. Jeudi dernier, 2 juin, vers trois heures de l'après-midi, m'arriva la pénible nouvelle du danger imminent que courait madame Maistre, fille de M. Levrot. En un instant, la communauté fut réunie à la chapelle, afin d'obtenir du Cœur miséricordieux de Jésus la conservation d'une existence si chère: nos enfants comprenaient quel appui leur manquerait, si le bon Dieu ne se laissait pas fléchir. La Providence avait décrété l'épreuve, et nos supplications ne purent l'écarter.

La pauvre jeune mère a dû laisser un petit ange qu'elle n'a pas eu le temps d'aimer. Nous demanderons pour lui les bénédictions les meilleures: le bonheur de naître dans une famille chrétienne est déjà une grâce de choix, que d'autres grâces, de plus en plus précieuses, feront fructifier.

Samedi, 4 juin, vers 9 heures, nous avons assisté aux obsèques de madame Maistre.

L'église de Saint François de Paule pouvait à peine contenir le cortège; la sympathie dont

jouissent dans notre ville les deux familles si douloureusement frappées s'est manifestée d'une manière consolante.

Une assistance nombreuse est venu témoigner des regrets que laisse notre chère bienfaitrice.

Vous comprendrez sans peine l'immonse tristesse de ceux qui restent: mais ils sont loin de pleurer comme ceux *qui n'ont point d'espérance*. Vous nous aiderez à leur obtenir un peu de consolation chrétienne: ils n'en veulent point d'autre. Nous prions de tout cœur avec vous, afin que notre chère bienfaitrice, s'il lui reste encore quelques taches légères à effacer, puisse bientôt trouver dans le sein de Dieu la récompense de son inépuisable charité envers nos pauvres orphelins.

Toujours à vous, bien cher Père, et bien uni dans le Cœur Sacré de Jésus.

L. CARTIER.

p. s.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE ST. FRANÇOIS DE SALES.

Promenades de l'automne.

PREMIÈRE PÉRIODE. (*) 3

CHAPITRE I^{er}.

Dom Bosco prêche — Il fait la classe de latin — On va un peu à la découverte — L'armée est en marche — Incidents du trajet — L'arrivée aux *Becchi* — À la paille! à la paille! — Incidents de la nuit — La fête du Saint Rosaire.

C'était un vrai régal, des friandises de l'esprit et du cœur, auxquelles, après tant d'années, nous ne serions pas insensibles.

Nous avions donc en lui un prédicateur continu. L'histoire ecclésiastique était toujours le sujet des instructions du matin, qu'il nous faisait en dialecte piémontais; et ses tableaux des vicissitudes de l'Eglise mettaient en lumière les trésors d'une prodigieuse érudition.

Le narré des faits, les observations qu'ils lui suggéraient, et par dessus tout, cette aimable facilité, qui assaisonnait ses moindres paroles, tout s'imprimait sans peine, et ces chers souvenirs nous les avons encore, vivaces et profondément gravés dans notre âme.

Pendant ce temps, on cheminait, sans penser à la longueur de la route: chacun oubliait sa fatigue. On oubliait tout, excepté la conversation ravissante de notre Père et guide.

Le séjour aux *Becchi* n'était point perdu pour la piété et pour l'édification, de tant s'en faut. Le soir, à l'heure où les occupations ne retiennent presque plus personne aux champs, cette bonne population nous arrivait en nombre respectable. La minuscule chapelle ne pouvait jamais contenir tous les fidèles; la majeure partie se tenait à l'extérieur, dans un recueillement parfait.

(*) Voir les Bulletins d'Avril et de Mai.

Après la récitation du Rosaire, le chant des litanies et la bénédiction du Saint Sacrement, tout le monde, à une heure bien convenable encore, regagnait sa maison.

Dom Bosco désirait en effet, et n'a jamais cessé de recommander, que personne n'eût à se plaindre de la longueur des cérémonies. Pour beaucoup, cette novaine et cette fête amenaient la communion omise à Pâques, et devenaient le point de départ d'une vie fermement et résolument chrétienne.

Pour le pasteur improvisé, c'étaient là de durs labeurs, sans doute; mais aussi quelle belle moisson d'âmes, et comme elles étaient bien payées, toutes ces fatigues! Rien ne manquait: pas même la reconnaissance de ces bons paysans.

La journée était remplie par l'étude: on faisait du latin, de l'italien et même du français. Le professeur, il va de soi, c'était toujours D. Bosco, dans les premiers temps, du moins; et nous pouvions assurer que nous en étions contents, ou plutôt enchantés.

Il avait, pour enseigner, une manière à lui, des théories ingénieuses, qui burinaient dans les têtes les plus rebelles, la formule exacte des règles les plus difficiles. Il suffisait d'une somme bien modeste d'attention, pour saisir avec une facilité merveilleuse, dans ce latin de malheur, le sens que nos efforts personnels avaient paru encore obscurcir.

Notre maître professait un véritable culte pour St. Jérôme. Pour lui, comme il aimait à le répéter, cet auteur, *peut être mis en parallèle avec Cicéron*. Et de fait, les quelques pages que nous traduisions de ses *Lettres choisies*, nous paraissaient vraiment admirables. Encore longtemps après, quand nos devoirs d'état nous remettaient sous les yeux tous les classiques profanes, un souvenir charmé, où le cœur avait une large part, nous faisait un besoin de relire ce latin si beau, si puissant et d'un fini si achevé, dont les harmonies révèlent le *Cicéron chrétien*.

Nous faisons aussi quelquefois de petites courses dans les villages environnants, à Capriglio, par exemple, Mondonio, Passerano; mais on rentrait *aux Becchi* le même jour. Les vraies promenades, décorées par nous du titre pompeux d'*excursions*, n'avaient lieu qu'après la fête du Saint Rosaire.

La veille de la solennité, vers le soir, arrivaient de Turin les musiciens et la chorale, en même temps que les étudiants et les apprentis: en tout, cent et souvent cent cinquante amis qui venaient nous trouver.

On se mettait bien en route; mais, comme tout le monde n'avait ni le même âge ni les mêmes jambes, qui arrivait plus tôt, qui plus tard, et le gros de la communauté était presque toujours le très petit nombre. De sorte que, la fin de la journée, trouvait encore échelonnée sur la route la bruyante caravane, dont les chants et les joyeuses fanfares, se répercutant de vallons en vallons, entretenaient la joie et sonnaient le ralliement.

Mais l'appel n'était pas toujours entendu de tous, et plus d'une fois, la nuit arriva longtemps

avant les retardataires. Plusieurs même, dans les commencements surtout, mis aux prises avec une existence où l'imprévu occupait une si grande place, nous débarquaient tout juste le lendemain matin.

Quel éclats de rire accueillaient alors les chevaliers de la belle étoile! Quelle provision de gaieté nous fournissait leur petit air malheureux! avec quelle compassion bonnement malicieuse on soulignait le récit tragi-comique de leurs aventures! Nous devons confesser ici ingénument que nous avons maintes fois ménagé à plusieurs personnes de véritables surprises. Nous croyions d'une foi robuste, que, par cela même que nous le connaissions nous-mêmes, tout le monde devait connaître Dom Bosco, et, par conséquent, connaître aussi ses fils. Quand il nous arrivait donc d'entrer dans quelque quelque ferme pour demander notre route, on nous disait: *Où allez-vous, chers enfants?* Et nous, tout étonnés d'une pareille question: *Mais nous allons chez Dom Bosco! Nous venons de l'Oratoire de Turin, et nous allons le trouver pour la fête du Rosaire!* Age charmant! Comme nous étions simples et naïfs! Nous ne pouvions comprendre que le nom de Dom Bosco ne fût point parvenu jusqu'à nos interlocuteurs, en même temps que les merveilles de son dévouement pour l'éducation complète des enfants abandonnés recueillis par lui à Turin. Et nous tombions des nues, si on ajoutait que ce nom ne désignait aucun pays connu, rapproché ou éloigné. Cependant nous avons toujours trouvé partout et chez tous, excellent accueil et bienveillance vraiment patriarcale.

Nous ne pouvons penser sans émotion aux soins tout particuliers que nous avons reçus quelques fois, dans les plus humbles demeures. Les mères, qui tiennent de Dieu le secret de ces attentions délicates, nous comprendront sans peine. Ainsi il fallait s'arrêter un peu, au moins le temps de prendre un instant de repos et de se réconforter avec un généreux cordial, avant de se remettre en voyage.

Et puis, on venait nous indiquer notre route, si d'aventure nous l'avions perdue; on s'offrait même à nous accompagner pour nous éviter les pertes de temps et nous épargner des écoles souvent ennuyeuses, fatigantes toujours. On attendait, pour saluer Dom Bosco, que toute la troupe fût réunie. Avec quel bonheur on le revoyait, le bon Père, au milieu des amis arrivés avant nous! C'était à qui raconterait les incidents de l'équipée. Et lui, exemple vivant de charité, écoutait tout ce petit monde parlant à la fois, et souffrait, en souriant, cette exubérance d'importunité. On faisait dare-dare un bout de souper; nous en avions besoin, comme de repos, du reste, et puis... à la paille, à la paille!

Pour ne rien oublier, je dois dire que plusieurs prenaient déjà un à-compte de sommeil à table. La patience de Dom Bosco était sans bornes et il en avait tous les bénéfices. Un soir, sur la foi sans doute, du proverbe italien bien connu: *A table et av lit, point de contrainte*, un cher petit, qui avait l'habitude de distribuer des coups

de pied, même en dormant, en administra quelques-uns d'assez solides au bon Père. Ces procédés nous paraissant par trop familiers, nous voulions éveiller l'agresseur involontaire; mais Dom Bosco donnait ordre de laisser faire, répétant que « qui dort, ne pêche pas ».

Un mot sur le système adopté pour loger la gent remuante et accablée de sommeil, qui arrivait à toutes les heures de la nuit. J'ai dit plus haut que Dom Bosco avait une pauvre maisonnette, qui ne méritait et ne mérite encore point d'autre nom.

Des gens mal intentionnés inventèrent dès ce temps-là, et d'autres, peut-être plus méchants encore, ont répété depuis, une pure calomnie.

Dom Bosco aurait élevé pour lui et pour son frère, auxiliaire précieux enlevé trop tôt, hélas à l'affection de tous, aurait élevé, dis-je, une maison superbe, un vrai château qui n'avait l'air de rien moins que d'un palais princier.

Qu'on le sache donc une fois pour toutes. Dom Bosco, qui a fait construire des églises jusque'en Patagonie, désirait assurément doter d'une petite chapelle son pauvre hameau natal, et y installer un prêtre à demeure; mais la crainte de passer aux yeux du public moins sympathique, pour répandre sur sa famille surtout et sur les siens, des bienfaits sans mesure, voilà ce qui l'a toujours retenu.

En conséquence, les choses ne sont pas plus avancées qu'il y a trente-cinq ans, et peut-être... Mais qui si sait si dans l'avenir... ?

Quoiqu'il en soit, encaqués comme un baril d'anchois, nous n'avions pas précisément toutes nos aises; mais on se trouvait bien, et personne ne songeait à rêver mieux. L'excellent frère de Dom Bosco, étendait sur le plancher de l'étage supérieur, grenier devenu dortoir, quantité de boîtes de paille. Puis, le soir arrivé, chacun recevait un drap, embaumé d'une bonne odeur de lessive, et accompagnés de nos surveillants, nous grimpons à l'endroit assigné. Les autres chambres de la maison recevaient aussi des hôtes nombreux, et nous avions bientôt trouvé un lit, point trop moelleux peut-être, encore moins un lit de plumes, mais, somme toute, excellent, et qui nous suffisait bien, je vous assure.

Nous assistions à des scènes vraiment très curieuses. Tel, par exemple, qui la veille s'était endormi au fenil, se réveillait bel et bien dans l'étable. Le personnage en question, habitué à évoluer pendant le sommeil, et ne trouvant cette fois aucune espèce de bord à son lit, tourne, tourne, jusqu'à ce que, parvenu à la trappe d'où l'on jette le foin, patatrac, mon homme en bas.

Vous allez croire, n'est-ce pas, qu'il se sera fait mal; que le voisin, éveillé par les cris du pauvre blessé, s'empresse à son secours? Point du tout. Le petit voyageur nocturne, arrivé en bas, s'arrête — naturellement — se blottit de son mieux dans le nouveau lit et continue à dormir en conscience. Sa surprise, quand il s'éveillait le matin, on la devine. Se coucher sur foin le soir, et se trouver le lendemain, étendu sur la paille, parmi d'autres compagnons, mais

quel est ce mystère? Celui qui avait failli recevoir sur le dos notre remuant bonhomme, donnait alors l'explication désirée. Un autre de ces dormeurs ambulants s'avisa de rouler jusque dans les jambes des vaches: celles-ci, épouvantées, battaient des entrechats aussi amusants que dangereux pour tout ce petit monde. Mais ces choses-là étaient rares; généralement, après les prières du soir, en moins de rien, il régnait un silence profond; et le jour retrouvait chacun à son poste.

Cependant, de temps à autre, un enfant, à genoux au milieu de ses compagnons endormis, disait encore un mot au bon Dieu; et tous ceux qui se réveillaient un instant, dans le cours de la nuit, n'oubliaient jamais cette pratique édifiante. Quel grand et vigoureux esprit de prière on avait alors!

Le matin de la fête arrivé, chacun avait sa besogne: l'église, la musique et le théâtre occupaient tout le monde. Car nous avions un théâtre, pour égayer un peu ces bonnes gens, à qui les réjouissances de la ville étaient presque inconnues. On faisait d'abord la sainte Communion, et une Communion générale, afin de pouvoir soulager Dom Bosco, à qui incombaient tous les détails de la fête, à l'église et dehors. Devant la chapelle, on installait l'orchestre. Dans les commencements, nous apportions de Turin un petit *harmonium* que la musique instrumentale remplaça bientôt.

On nous écoutait avec plaisir; quelques-uns parlaient même de leur admiration. Ce qui était visible, c'était l'air ravi de ces braves gens, qui avaient la patience de camper sur la petite colline jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Les fidèles de Châteauneuf d'Asti, paroisse de Dom Bosco et où il reçut le Baptême, composaient en très-grande partie cette foule, malgré les 3 ou 4 kilomètres qui séparent les *Becchi* de Châteauneuf. Et puis arrivait la clôture: lancement de ballons, fusées, roues d'artifice, formaient, à cette heure et en ce lieu un spectacle enchanteur, inconnu jusque-là dans ces parages.

Comme d'un vaste amphithéâtre, les habitants des collines environnantes jouissaient du charmant coup d'œil de notre fête; des feux de joie, allumés ça et là sur les hauteurs, et les cris, que l'air apportait jusqu'à nous, le prouvaient très-bien.

Oh soirées délicieuses, ce n'est pas ma plume qu'il faudrait pour vous décrire! Mais je défie la plus habile de dire même à moitié, de quel enthousiasme et de quelle allégresse nous avions le cœur rempli. (A suivre)

Sous presse:

LE GRAND SAINT AUGUSTIN

Evêque d'Hippone, docteur de l'Eglise

Vie populaire, écrite à l'occasion du XV centenaire de son Baptême par Dom J. Barberis. Traduite de l'Italien.

Avec permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant: MATHIEU GHIGLIONE

Turin, 1887 - Imprimerie Salésienne.